Gaboury-Diallo, Lise. *Confessions sans pénitence*. Illustrations Denis Devigne. Saint-Boniface : Blé, 2013. 121 p.

Dans ce recueil de quarante poèmes, Lise Gaboury-Diallo rassemble des pensées secrètes et des impressions intimes – celles que l'on n'avoue pas volontiers si jamais on parvient à les formuler en toute cohérence – pour réaliser autant de portraits-types. De la sorte, l'auteure prête les sentiments les plus personnels et les plus uniques à des personnages d'ordre quasiment abstraits puisqu'aucune identification avec des individus ayant existé ne serait possible. Et pourtant, la tentation ne manque pas. Le deuxième défi relevé dans le recueil, certainement le défi principal, porte sur le choix de portraits : le bourreau, le voleur, le gangster, le fraudeur, la brute, le totalitaire et bien d'autres. Dans l'exergue, Gaboury-Diallo fait mention d'Ali Baba et des quarante voleurs. Sa collection de poèmes-portraits semble effectivement reprendre le motif du malfrat, sauf que voilà, la galerie des malfrats que dresse la poète franco-canadienne, suscitera vraisemblablement des questions chez les lecteurs. Certes, le tortionnaire, le tyran, le violeur, le dictateur et le génocidaire ou encore l'éventreur qui figurent au palmarès des personnages « sans pénitence », ne sauraient compter sur l'indulgence des lecteurs, leurs crimes étant trop atroces. Mais certains de nos quarante malfrats sont toutefois bien moins infâmes que ces derniers, parmi eux, le délinquant, le voleur, le fraudeur et le menteur ; tandis que d'autres ne sont en aucun point, du moins de nos jours, répréhensibles et n'ont aucune confession ou pénitence à absoudre. Quelles seraient les raisons à infliger une punition au malvenu (un enfant mal aimé), au bouc-émissaire, au fou, à la sorcière ou à la victime ? Ainsi associées les unes ou autres, ces quarante confessions d'impénitents ne manqueront pas d'alerter les lecteurs, de les mettre en éveil et de précipiter une réflexion complexe sur les notions de mal, d'aveu et de culpabilité.

Mais ce n'est pas tout ; le recueil n'en finit pas de nous déconcerter et de jouer avec nos susceptibilités et nos principes. Cette fois, ce sont les illustrations de Denis Devigne qui, pour ainsi dire, sèment le trouble. Il s'agit de caricatures accompagnant chaque poème-portrait. Elles sont implacables, sombres et, de fait, porteuses des sévères jugements que les poèmes ne profèrent pas. L'exagération et la défiguration des traits du visage assènent des condamnations sans appel, à l'exception des images rendant les impénitents qui n'ont rien fait de mal, mais qui plutôt on subit des sévices ou des humiliations. Hormis ces quelques portraits, les illustrations forment un fort contraste avec les textes écrits consacrés à servir leurs différents narrateurs bien

plus intéressés à la satisfaction de leurs plaisirs et besoins qu'à un regard critique sur leurs propres actes. Dans les caricatures, les nez s'allongent, s'étirent ; les dents mangent le visage et se resserrent pour mieux grincer et ricaner ; les yeux s'agrandissent et se font perçants ; les joues s'affaissent, forment un rictus permanent. Par contraste, les poèmes-portraits paraissent quasiment innocents dans le sens où ils ignorent les conséquences de la violence, de la méchanceté et de l'indifférence sur celles et ceux qui en font les frais, tout occupés qu'ils sont à souligner la « gloire ressuscitée » des impénitents, leur « intelligence meurtrière intoxicante », leurs « identités troquées », leur « excitation sur-tendue », leur « extase » cachée lors de l'exercice du pouvoir.

Les *Confessions sans pénitence* proposent ainsi aux lecteurs des cas de conscience qui surgissent des incantations poétiques de la langue, de ses vers (libres) et de ses allitérations, de ses rythmes souples et de ses images, depuis l'évocation du tortionnaire qui se repait des soupirs des mourants, véritable « mousseline d'arpèges » après les cris « torrentiels et tonifiants », jusqu'à celle du génocidaire qui récite et ressasse qu'il n'y a « pas de place » pour celles et ceux qui ne possèdent pas « la perfection », sous oublier le meurtrier pour qui « les instants tiquent / les secondes taquent » ou encore le traître qui traite la fidélité de « chienne avachie ».

Armand Falq